HAL
open science

Construction d'une identité nationale révolutionnaire et fabrique du traître dans les discours de Fidel Castro

Janice Argaillot

To cite this version:

Janice Argaillot. Construction d'une identité nationale révolutionnaire et fabrique du traître dans les discours de Fidel Castro. Cahiers d'Agora : revue en Humanités, 2021. hal-03578073

HAL Id: hal-03578073

https://hal.science/hal-03578073v1

Submitted on 17 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Janice ARGAILLOT
ILCEA4
Université Grenoble Alpes
F-38040
janice.argaillot@univ-grenoble-alpes.fr

Construction d'une identité nationale révolutionnaire et fabrique du traître dans les discours de Fidel Castro

Résumé. — Cet article analyse la figure du traître dans les discours de Fidel Castro. En effet, l'avènement de la Révolution cubaine a supposé la configuration de deux camps antithétiques : d'un côté, ses thuriféraires, de l'autre, ses détracteurs les plus acharnés. Partant, nous verrons les processus discursifs par lesquels Fidel Castro a fabriqué, à travers ses interventions, l'image du « bon » révolutionnaire étroitement associée à une conscience nationale supposée, en opposition à la figure plurielle de l'ennemi de la Révolution, nécessairement traître à la Patrie.

Mots clés. — Cuba, Révolution, traître, identité, cubanité, patrie, nation, peuple, Fidel Castro. Janice Argaillot *Les Cahiers d'AGORA*.

The construction of a revolutionary national identity and the formation of the traitor in Fidel Castro's speeches

Abstract. — This article deals with the figure of the traitor in Fidel Castro's speeches. Indeed, the advent of the Cuban Revolution implied the configuration of two antithetical camps: on the one hand, its unconditional supporters, and on the other, its most bitter detractors. We will therefore see how Fidel Castro, through his interventions, created the image of the 'good' revolutionary, intimately linked to a supposed national consciousness, in opposition to the plural figure of the enemy of the Revolution, necessarily a traitor to the Fatherland.

Keywords. — Cuba, Revolution, traitor, identity, cubanity, fatherland, nation, people, Fidel Castro. Janice Argaillot, *Les Cahiers d'AGORA*.

Cet article propose une étude de la diversité des visages du traître dans les discours de Fidel Castro, dans le but de comprendre si la fabrique et la diffusion de cette figure participe plus de la construction ou de la déconstruction de l'union et de l'identité nationales cubaines. Depuis 1959 et l'entrée victorieuse des troupes révolutionnaires dans La Havane, l'image du traître semble en tous les cas illustrer les oppositions profondes de la société révolutionnaire, mais également et plus largement de la communauté cubaine, laissant à penser que ce traître est peut-être encore plus protéiforme à Cuba qu'ailleurs. Nous souhaitons ainsi mettre en lumière les expressions multiples du « traître » dans l'Île, en nous appuyant sur les discours de celui qui a incarné pendant plus de cinq décennies la « Révolution », ce qui nous permettra en creux d'analyser de quelle façon le « héros » a été défini depuis l'avènement des *barbudos*[1].

L'analyse porte donc sur la période allant de la victoire des troupes révolutionnaires en janvier 1959 à l'année 2008. En effet, dans un message adressé au peuple cubain le 18 février 2008, Fidel Castro annonçait renoncer à se présenter une nouvelle fois au poste de Président du Conseil d'État. Il mentionnait par deux fois dans ce texte un « adversaire qui avait tout mis en œuvre pour se débarrasser de lui[2] », sans toutefois le nommer, et expliquait qu'il continuerait le combat pour la Révolution comme « soldat des idées », à travers ses « Réflexions[3] ». Il disait également avoir toute confiance dans le peuple cubain et sa volonté de continuer à écrire l'histoire de la Révolution. Il fermait donc une page en se retirant officiellement de la vie politique, mais résumait aussi nombre de ses interventions, qui reposaient sur la désignation plus ou moins explicite d'un adversaire ou ennemi extérieur (les États-Unis et plus largement l'impérialisme), déterminé à mettre en échec la Révolution, à l'aide de « contre-révolutionnaires ». Face à cet ennemi extérieur, aidé par le traître originaire de l'Ile dans ses tentatives d'ingérence et de déstabilisation de la Révolution, se dressait le « véritable Cubain ».

Dès ses prémices, la Révolution se voulait, pour Fidel Castro, totale. Ainsi disait-il dans son discours du 30 juin 1961, connu sous le nom de *Paroles aux intellectuels*, « dans la Révolution tout, contre la Révolution rien[4]. » L'avertissement alors donné aux acteurs culturels de l'Île valait pour l'ensemble de la population : la société révolutionnaire ne pouvait tolérer aucune « déviance », aucune attitude contraire à la bonne marche de la Révolution. Il convient

---

1 Surnom donné aux membres de la guérilla (Mouvement du 26 Juillet ou M-26) dirigée notamment par Fidel et Raúl Castro, qui a lutté entre 1956 et 1959 pour renverser Fulgencio Batista.

2 CASTRO Fidel, « Mensaje del Comandante en Jefe », 18 février 2008.

3 Chroniques publiées entre 2007 et 2016 par Fidel Castro dans le journal quotidien officiel, *Granma*, dans lesquelles il livrait ses opinions sur les sujets les plus variés. Certaines sont consultables en ligne : http://www.cuba.cu/gobierno/reflexiones/reflexiones.html

4 CASTRO Fidel, « Palabras a los intelectuales », in GLUCKSMANN Christine (éd.), *Fidel Castro : discours de la Révolution*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1966, p. 237.

de préciser ici que, même s'il n'existe pas *une* définition de la Révolution, c'est aux représentations, dans les discours de Fidel Castro, du projet de construction d'une société nouvelle façonné, impulsé et imposé par le gouvernement révolutionnaire que nous nous intéressons ici.

Les interventions de Fidel Castro semblent un objet d'étude tout indiqué lorsque l'on souhaite observer de quelle façon le discours politique tente de cristalliser l'union nationale, l'unité du peuple autour de son chef. Nous considérons que ce discours devient un pouvoir qui, bien que non strictement coercitif, définit l'espace qu'occupent les membres de la société, et « influence la perception qu'ils ont de leur place et de leur rôle dans un système[5]. » Le discours s'offre comme un instrument de légitimation (du pouvoir) ou de délégitimation (de la « contre-révolution ») et donc comme un outil de la construction de l'image du traître et de sa contre-image héroïque dans l'univers spécifique de la Révolution (entendue comme « régime » politique). En ce sens, nous entendons discours et art oratoire comme une « action communicative socio-collective orale, d'un locuteur individuel à un auditeur collectif, visant essentiellement à convaincre de manière intense, de sorte que l'auditoire adopte une certaine attitude à l'égard d'un sujet spécifique[6]. »

Nous supposons qu'en établissant des liens étroits, maintes fois répétés, entre la Révolution (présentée dans les discours comme un processus populaire, construit par et pour le peuple) et la communauté nationale, Fidel Castro et l'ensemble du gouvernement cubain (qui se présentent comme les artisans de la Révolution au service du peuple) ont pleinement participé de la construction d'une société segmentée, mais également de l'élaboration d'une cubanité politique. Pour Fernando Ortiz[7], la cubanité (*cubanidad*) est une somme d'éléments culturels et identitaires résultant d'un processus de transculturation, que l'on reçoit presque en héritage, et qui s'entretient au fil du temps à travers une « façon d'être », ce qui revient à dire que le lieu où l'on se trouve n'influe que partiellement sur l'identité culturelle. Le terme de « cubanité » est complété par celui de *cubanía*, qui est en quelque sorte une « surcubanité », puisqu'elle « exige que l'on assume pleinement la *cubanidad*, qui devient alors *cubanidad* pleine, éprouvée et voulue[8]. » Nous définissons ici la cubanité comme le sentiment

---

5 DOYON Sabrina, BROTHERTON Pierre Sean, « Les redéfinitions d'une révolution : pratiques et politiques dans les secteurs de la santé et de l'environnement à Cuba », in *Anthropologie et Sociétés*, vol. 32, n°1-2, 2008, p. 195.

6 ÁLVAREZ Luis, *Hablar y persuadir. El arte de la oratoria*, La Havane, Editorial José Martí, 2007, p. 10.

7 Anthropologue et ethnologue cubain.

8 LUCIEN Renée Clémentine, « Exils, cubanité et révolution », in HERNANDEZ Sandra (dir.), *La Révolution cubaine : mémoire, identité, écritures*, Nantes, Centre des recherches sur les identités nationales et l'interculturalité, 2007, p. 173.

d'appartenance à un espace culturel, social et identitaire, comme un élément définitoire du sentiment national cubain.

Cette image théorique, regroupant un patrimoine culturel et identitaire en grande partie immatériel, est une affirmation de l'idiosyncrasie cubaine qui conduit à l'inclusion – ou non – dans une communauté. Mais il faut encore chercher à connaître l'imbrication de cette cubanité dans la Révolution, et tenter de voir comment se distinguent, s'entrecroisent ou s'entremêlent l'identité nationale et le processus révolutionnaire. Plus précisément, nous cherchons à savoir si la dichotomie entre la Révolution et la contre-Révolution est avant tout construite de l'intérieur, et pas uniquement en opposition à un ennemi « extérieur ».

Pour ce faire, nous tenterons de montrer la manière dont le « traître » (figure plurielle) est présenté dans les discours de Fidel Castro. Nous observerons dans un premier temps que l'exilé devient un traître à la Patrie, ce qui indique déjà le lien très fort entre territoire et identité nationale dans les interventions de l'ex-mandataire cubain. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à la figure de « l'espion », traître à la solde de « l'impérialisme états-unien », et nous analyserons de quelle façon Fidel Castro met en opposition les « bons » Cubains, révolutionnaires, et les autres. Enfin, nous verrons comment Fidel Castro a créé et stigmatisé une catégorie de Cubains, appelés de façon très générique les « déviants », qui tout en résidant dans l'Île ont été dépeints comme des déserteurs moraux – et donc des êtres à la marge, périphériques.

Les discours analysés sont ceux présentés sur le site http://www.fidelcastro.cu/es/citas (particulièrement sous l'onglet « Traición » – trahison –, puisqu'ils constituent une représentation directe du traître selon les tenants de l'orthodoxie révolutionnaire[9]), mais également les discours et interventions de Fidel Castro dont les verbatims pour la période 1959-2008 sont disponibles sur le site gouvernemental http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/. Ils ont été analysés grâce au logiciel Voyant Tools, qui permet l'étude de corpus en ligne, afin de sélectionner les discours de la période étudiée mentionnant le traître, de définir le nombre d'occurrences du terme « traidor » ou de ses déclinaisons, et de comprendre ainsi dans quel contexte et avec quelles corrélations le mot était employé. L'exilé, le « gusano » : traître à la Patrie

[9] Le site étant alimenté par « Cubadebate », qui se présente (http://www.cubadebate.cu/editores/) comme une organisation de journalistes de Cuba et d'ailleurs, regroupés dans le but de lutter contre « le terrorisme médiatique » qui frappe Cuba, de rétablir la vérité face « aux calomnies », ou encore de « dénoncer les opérations organisées et financées par le gouvernement des États-Unis » contre l'Île.

Il existe dans l'espagnol cubain de nombreux termes péjoratifs, voire insultants et déshumanisants, pour désigner ceux qui ont quitté Cuba : « *gusanos*[10] » (vers de terre), « *escoria*s[11] » (crapules, lies de l'humanité), « *traidores* » (traîtres) et « *quedados* » (ceux de l'étranger) en sont des exemples… Très employés jusque dans les années 1990, ces mots permettaient durant les premières décennies de la Révolution de présenter dans l'Île les Cubains de l'extérieur comme des déserteurs, aux antipodes des valeurs du valeureux peuple cubain, qui – lui – devenait un martyr.

Ainsi, lorsqu'en 1980, les autorités cubaines annoncèrent qu'elles laisseraient partir « tous ceux qui [étaient] idéologiquement en désaccord avec la révolution et le socialisme », des centaines de Cubains se ruèrent à l'Ambassade du Pérou à La Havane. Le quotidien national *Granma* publia le 7 avril de cette année-là un éditorial non signé (et certains y virent donc la plume de Fidel Castro), expliquant la « position de Cuba » quant aux événements en cours ; les termes employés sont éloquents : « Que partent les clochards ! Que partent les antisociaux ! Que partent les marginaux ! Que partent les délinquants ! Que parte la racaille[12] ! » Le citoyen cubain qui cherchait à quitter l'Île devenait donc un paria, un inutile, et son départ ne constituait en rien une perte pour la construction d'une Révolution à laquelle il n'aurait rien apporté.

C'est ainsi que les discours politiques ont imprimé l'image de l'exilé dans l'imaginaire collectif des Cubains de l'intérieur pendant des décennies, contribuant de la sorte à configurer et à fracturer toujours davantage deux Cuba, deux réalités nationales, deux sociétés, ce qui n'est pas sans poser de question sur la confusion entre État, Nation, Révolution, territoire et cubanité. Marie-Catherine Scherer a mené une étude sur la construction d'un « Nous révolutionnaire » dans le cinéma cubain, et il nous semble que certaines de ses conclusions sont applicables plus largement à la totalité de l'espace social :

> Selon l'idéologie révolutionnaire, l'appartenance au Nous national cubain était liée au fait de soutenir le projet révolutionnaire qui voulait défendre les intérêts du peuple cubain et auquel donc « tout Cubain sincère » était censé adhérer. Le rapprochement entre Révolution et Cuba entraîna ainsi une fusion implicite entre appartenance politique et appartenance culturelle au sein de la notion de nationalité cubaine. Cet amalgame a conduit à ce que celui qui est considéré comme traître en quittant Cuba et en refusant ainsi de faire partie de la société cubaine et du peuple cubain, perde son statut de Cubain, l'excluant non seulement de l'État cubain (le privant de son

---

10 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del Gobierno revolucionario, en el desfile efectuado en la Plaza Cívica », 2 janvier 1961.

11 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer secretario del Comité Central del Partido Comunista de Cuba, y Presidente de los Consejos de Estado y de Ministros, en el acto conmemorativo del Primero de Mayo, efectuado en la Plaza de la Revolución José Martí », 1er mai 1980.

12 NAVARRO VEGA Armando, *Cuba, el socialismo y sus éxodos*, Bloomington, Palibrio, 2013, p. 139.

appartenance politique), mais également de la Nation cubaine (le privant de son appartenance culturelle), reflétant l'équivalence faite entre Révolution, État cubain et Nation cubaine[13].

Très tôt donc, la Révolution a débouché sur la construction d'une identité et d'un imaginaire collectifs fondés sur un « Eux » et un « Nous », ce qui signifie que le rapport à l'Autre et à l'extérieur n'était pas déterminé uniquement par des frontières physiques, géographiques ou politiques. Tout au contraire, les barrières érigées furent également mentales et internes. En effet, celui qui s'exilait était présenté comme un lâche, manquant de la bravoure nécessaire à la lutte révolutionnaire et à la construction d'une société qui se voulait plus juste. En somme, en abandonnant la Révolution, il abandonnait son droit à être considéré comme un Cubain par les autorités, entraînant par là-même son exclusion sociale. Plus encore, Fidel Castro expliquait devant la Fédération des travailleurs du secteur sucrier, rouage fondamental de l'économie cubaine et soutien supposé de la Révolution, en mars 1960, que les traîtres exilés avaient eu une Patrie, qu'ils avaient choisi d'y renoncer, et que se faisant ils l'avaient laissée à ceux qui étaient restés pour la défendre[14]. En conséquence, l'Île appartenait désormais aux « véritables Cubains ». Ce « véritable » Cubain, car « véritable révolutionnaire », était celui qui avait choisi de ne pas abandonner son pays et de lutter pour la Révolution, alors que l'exilé devenait un vendu, uniquement préoccupé par des intérêts matérialistes, corollaires de l'économie capitaliste. Ainsi, dès 1959, Fidel Castro, s'adressant au sujet apparent et insaisissable que constitue le peuple – le terme « peuple » ne permettant bien évidemment pas l'émergence d'individualités – mais également au sujet implicite que constitue le traître, expliquait que la « contre-révolution » dans son ensemble (exilée ou non) commettait une haute trahison envers la Patrie :

> Le seul espoir de la contre-révolution pour conquérir le pouvoir, puisqu'elle sait qu'elle n'a pas la moindre chance de le conquérir avec le peuple, c'est avec l'aide étrangère ; par conséquent, les contre-révolutionnaires sont avant tout des traîtres à la patrie, des conspirateurs à la solde de l'étranger, des coquettes qui parlent à l'oreille du puissant étranger, pour voir si avec toutes leurs ressources ils peuvent à nouveau implanter la contre-révolution ici sur le sol de la patrie[15].

De la sorte, les autorités cubaines ont nié leur identité aux Cubains de l'exil, et les ont exclus de la « communauté nationale ». La Révolution et la Patrie étaient donc très étroitement liées, le « bon » révolutionnaire se montrant prêt à lutter coûte que coûte pour défendre la

---

13 SCHERER Marie Catherine, « Dynamiques identitaires dans le cinéma cubain. Le " Nous cubain " entre construction idéologique et appartenance culturelle », in *Revista polis e psique*, n° 5, 2015, p. 188.

14 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del Gobierno revolucionario, en el acto celebrado en el Tribunal de cuentas de la República por la Federación nacional de trabajadores azucareros », 27 mars 1960.

15 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado en el Palacio Presidencial », 22 mars 1959 (traduction de l'auteur).

souveraineté nationale, comme en témoigne le slogan qui a égrené les discours de Fidel Castro depuis la première fois où il a été énoncé le 5 mars 1960, « la Patrie ou la mort ». Ce même peuple, y compris lorsqu'il n'était pas convaincu par le discours officiel – un discours composé de « longues énumérations » et de « procédés anaphoriques » censés apporter la preuve par la répétition, ou encore de « questions rhétoriques [qui] amènent l'auditoire à adhérer au point de vue du locuteur[16] » – était malgré tout obligé de s'y conformer. En somme, dans le discours de Fidel Castro, la Patrie devenait le berceau de la Révolution, et la Révolution le foyer des « vrais » Cubains face aux anti-patriotes, alors que dans la réalité des faits apparaissaient non seulement des « opposants » ou des « partisans », mais également un secteur plus « passif » de la société, avant tout préoccupé par le fait de *resolver* (résoudre) les affaires du quotidien (trouver de la nourriture ou des médicaments par exemple). Et si l'imaginaire et l'inconscient collectifs n'étaient pas totalement dupes des procédés discursifs mobilisés pour dépeindre en noir et blanc une réalité beaucoup plus nuancée, il n'en reste pas moins qu'un certain portrait du traître a été établi dans les interventions de Fidel Castro, décrit comme un faible, un pleutre, un couard, un être impur, indécent ou immoral, un ingrat, un voleur, un corrompu.

Dans le même temps, les termes mélioratifs réservés aux défenseurs de la Révolution (qui étaient, dans les mots de Fidel Castro, la gloire de la Patrie ou encore des êtres « optimistes », luttant sans relâche pour l'éclosion d'une société nouvelle) venaient sous-tendre dans les discours de l'ancien mandataire cubain un lien culturel entre Cubains reposant sur la Révolution, mais également sur l'image du révolutionnaire, construction plus que positive et fantasmée, idéalisation d'un homme nouveau (théorisé par Ernesto Guevara), ou encore d'une sorte d'être suprême qui serait un guide pour les autres peuples. La terre d'origine n'était donc plus le seul symbole de la Patrie dans les discours de Fidel Castro, même si le territoire national demeurait primordial et devait être défendu contre toute tentative d'ingérence. Elle était complétée par la Révolution, qui seule pouvait permettre d'atteindre la souveraineté nationale tant désirée, et cette Révolution était donc logiquement soutenue par le peuple qui en avait compris tous les enjeux. Ainsi, sur 69 interventions de Fidel Castro prononcées en 1959 et recensées sur le site officiel http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/, 44 évoquent le « traître à la Révolution », contre lequel s'érige le « peuple », lequel saura faire la distinction entre les « misérables » et les véritables patriotes.

Il faut avoir à l'esprit que, durant les derniers mois de 1960, c'est-à-dire peu après le triomphe des troupes révolutionnaires, on estimait que 4000 à 5000 Cubains quittaient l'Île

---

16 DE SOUSA Serge, « Le discours de Fidel Castro : essai de lexicométrie politique (1959-2008) », in FLEURY Serge, SALEM André (dir.), *Lexicometrica - Explorations textométriques*, vol. 2 numéro spécial, 2009, http://adispal.edispal.com/2009/06/analyse-discours-fidel-castro.html.

chaque mois. La nécessité pour le gouvernement de construire des barrières idéologiques et mentales avec de potentiels « dissidents », des forces sociales perçues comme dangereuses pour le processus révolutionnaire est donc compréhensible. Mais on comprend aussi qu'il a surtout érigé à travers les discours de son plus haut représentant de véritables frontières entre les Cubains. En effet, en imposant une représentation des différents groupes sociaux, en catégorisant les individus, Fidel Castro a provoqué l'exclusion de certains Cubains du « Nous » révolutionnaire.

Cependant, la Période spéciale[17] en temps de paix, période de graves pénuries et selon Fidel Castro de « blocus total[18] », consécutive à la chute de l'URSS, a entraîné la nécessité de redéfinir l'image du *gusano*. En effet, celui que l'on considérait dans les discours comme un exilé politique, et donc un moins que rien, a été, dès le début des années 1990, présenté de plus en plus comme un migrant économique, et on a assisté ainsi, avec la Période spéciale, à la réintégration d'une des figures du traître dans la société, et même à sa réhabilitation, puisque ce dernier devenait, en temps de crise aiguë, une source non négligeable de devises et plus généralement « d'aide matérielle[19]. » C'est alors une communauté cubaine reposant avant tout sur une identité et une culture qui l'emportait[20], plus qu'une communauté érigée sur ou autour de la Révolution. D'ailleurs, le nombre de discours de Fidel Castro contenant le terme « traître » prononcés au plus fort de la crise montre bien la volonté de ne pas attiser les tensions entre les habitants de l'Île (un très grand nombre de familles ayant au moins un membre vivant à l'étranger) et les Cubains de l'extérieur, qui devenaient un soutien économique indispensable : 1 en 1993, 0 en 1994 et 1995[21].

---

17 Doyon et Brotherton définissent la Période spéciale comme la crise globale qu'a connu Cuba à la suite de la disparition du bloc socialiste. « La période spéciale désigne l'état d'urgence dans lequel fut plongé le pays et les sacrifices que la population dut effectuer afin de préserver les acquis de la révolution » (DOYON Sabrina, BROTHERTON, Pierre Sean, *op. cit.*, p. 196). On peut ajouter que les années 1990 furent également synonymes de réformes promues dans le but de sauvegarder le système révolutionnaire en assurant sa survie économique, comme l'ouverture massive de l'Île au tourisme international par exemple.

18 FIDEL Castro, « Discurso pronunciado por Fidel Castro Ruz, Presidente de la República de Cuba, en la clausure del XVI congreso de la CTOC, celebrado en el teatro Carlos Marx », le 28 janvier 1990.

19 SCHERER Marie Catherine, *op. cit.*, p. 184.

20 Sur la volonté de l'État cubain de créer de nouveaux liens avec sa diaspora, et sur les changements sémantiques opérés en conséquence, on pourra consulter RODRIGUEZ SANTOS Deborah, COGO Denise, « " La patria somos todos " : trayectorias y disputas narrativas sobre ser emigrante en Cuba », in *Anuario Electrónico de Estudios en Comunicación Social,* vol. 14, n° 1, 2021, https://doi.org/10.12804/revistas.urosario.edu.co/disertaciones/a.9489.

21 D'ailleurs, en 1994, Fidel Castro organisait la première Conférence « La Nation et l'émigration », à laquelle étaient conviés des émigrés mais également des journalistes états-uniens, et dont le but était l'établissement d'un dialogue cordial entre Cubains de l'Île et Cubains de l'extérieur.

L'impérialisme « yankee » ou l'éternel ennemi

D'autres figures du traître existent néanmoins dans l'Île, au premier rang desquelles celle de l'espion et du terroriste, traîtres à la solde de l'impérialisme « yankee ». On peut noter que, si Fidel Castro a évoqué entre 1995 et 2004 à 66 reprises[22] le nom de Luis Posada Carriles[23], il convoqua également de très nombreuses fois les « Cinq de Miami ». Ces cinq Cubains qui, arrêtés aux États-Unis, se refusèrent à dire qu'ils appartenaient à l'intelligence cubaine, furent condamnés à la perpétuité, mais furent finalement libérés (pour les derniers en 2014 par l'administration Obama), et furent fêtés comme des héros nationaux (Fidel Castro en avait fait dans ses discours des « héros patriotes[24] ») à leur retour sur le sol cubain. « Les Cinq » devinrent donc des héros dans la bouche de Fidel Castro, des modèles sur lesquels les jeunes générations devaient prendre exemple[25], tandis que l'adversaire, l'ennemi, s'épanouissait aux États-Unis, pays qui devenait un refuge pour les terroristes, ou encore le royaume de l'injustice et de l'immoralité. En somme, l'ennemi de la Révolution opérait parfois au grand jour, par le biais de politiques hostiles au gouvernement cubain, parfois en utilisant des « traîtres » venant de l'Île, mais que Fidel Castro se refusait à présenter comme cubains. En parallèle, cet ennemi forçait Cuba à jouer le jeu de l'espionnage, qu'elle dénonçait par ailleurs, et les espions envoyés par Cuba aux États-Unis étaient alors héroïsés.

Même si cela peut paraître évident, rappelons que tout au long de sa vie, Fidel Castro expliquera que les États-Unis n'auront eu de cesse de trahir de différentes façons les aspirations des peuples, provoquant de nombreuses pertes humaines du fait de leur politique d'ingérence :

> Combien de vies cette Loi d'Ajustement[26] a-t-elle coûté à notre peuple au cours de ses 33 années d'application ? Combien de vies d'enfants innocents, arrachés à leurs écoles et entraînés vers de tels dangers par des mères ou des pères irresponsables, ou trompés par des illusions, ou par des campagnes et des exhortations ignobles émanant de la propagande massive lancée depuis le pays qui, d'autre part, nous bloque et tente de nous tuer par la faim et la maladie[27] ?

---

22 DE SOUSA Serge, *op. cit.*

23 Né à Cuba en 1928, il revendiqua plusieurs tentatives d'assasinat contre Fidel Castro ainsi que l'attentat à la bombe contre le vol 455 de la compagnie cubaine d'aviation qui fit 73 morts en 1976. Il indiqua également avoir été aidé financièrement par la « Fondation nationale cubano-américaine », un lobby anti-castriste créé aux États-Unis.

24 CASTRO Fidel, « La respuesta brutal », in *Granma*, 10 avril 2007.

25 CASTRO Fidel, « Mensaje de Fidel a la Asamblea Nacional », 27 décembre 2007.

26 « Loi d'Ajustement cubain », promulguée en 1966, qui offrait aux Cubains désirant migrer aux États-Unis des conditions d'accueil « préférentielles ».

27 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado en la tribuna abierta de la juventud y los estudiantes, con la que concluyó el VII Congreso de la Federación de Mujeres Cubanas, en el Palacio de Convenciones », 8 mars 2000 (traduction de l'auteur).

Fidel Castro évoque ici l'exil provoqué d'après lui par les États-Unis et leurs chimères, mais également « l'embargo » ou le « blocus » décrété par les États-Unis sur Cuba[28]. L'usage même des termes « blocus » ou « embargo » n'est pas indifférent. En effet, le nom « blocus » signifie qu'outre « l'embargo » commercial visant les exportations cubaines, les États-Unis isolent l'Île économiquement, politiquement et diplomatiquement. Les problèmes internes de l'Île ont donc été présentés depuis les débuts de la Révolution, et particulièrement par Fidel Castro, comme découlant principalement de l'asphyxie provoquée par le gouvernement états-unien et ses alliés, et par l'intromission états-unienne dans les affaires de l'État cubain, intromission qui prit différentes formes, et notamment celle de l'espionnage. D'ailleurs, durant les toutes premières années de la Révolution, les discours de Fidel Castro évoquent en ces termes ses « ennemis » : « oligarchie, castes militaires, grands intérêts, tyrannies sanglantes, étranger puissant, yankee, criminels, politiciens véreux, ambitieux, rancuniers, bâtards, parasites, vers de terre[29]... ». On voit apparaître un lien entre l'étranger, l'impérialiste et le « yankee » qui gangrènerait le monde. En effet, si dans les premiers mois de la Révolution, comme nous l'avons déjà dit, le terme traître est souvent associé dans les interventions de Fidel Castro aux « *vendepatrias* » et aux « déserteurs », il est également lié aux « monopoles étrangers ».

La première référence de Fidel Castro aux États-Unis apparait le 15 janvier 1959, et il s'agit alors pour l'ex mandataire cubain de s'inscrire en faux contre la campagne de calomnie que la presse états-unienne mènerait selon ses dires contre la Révolution[30]. L'ex dirigeant cubain se fait alors fort de dénoncer l'ingérence états-unienne, et d'affirmer la souveraineté nationale cubaine, mais également la légitimité du processus révolutionnaire en cours dans l'Île. Notons qu'il avait déjà assis cette légitimité lors du discours de Santa Clara, le 6 janvier 1959 (quelques jours à peine après le triomphe des *barbudos)*, contre l'ennemi interne cette fois (les soutiens de Batista), en opposant le peuple cubain, « intelligent » et « invincible », mais également le véritable révolutionnaire, incarné par Fidel Castro lui-même, n'ayant aucune peur des risques personnels encourus, aux politiciens corrompus et à l'oligarchie de l'ère batistienne[31]. Puis dans un deuxième temps, dans plusieurs discours, Fidel Castro explique que

---

28 En réponse aux nationalisations entreprises par le gouvernement révolutionnaire, Washington décrète un embargo commercial contre Cuba en février 1962. Avec la Période spéciale, les États-Unis ont accru leur politique d'isolement de l'Île, notamment par le biais des lois Torricelli en 1992 et Helms-Burton en 1996.

29 CORRARELLO Ana María, « Fidel Castro. La memoria revolucionaria: entre una estética nacionalista y una estética soviética (1959-1989) », in *Revista Arena*, n° 1-2, 2010, p. 2-16, p. 15 (traduction de l'auteur).

30 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, en el Club Rotario de La Habana », 15 janvier 1959.

31 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, en la ciudad de Santa Clara ».

les États-Unis sont un nid de contre-révolutionnaires[32]. À ce moment de l'Histoire, la cible de Fidel Castro est bien la contre-révolution cubaine établie aux États-Unis. Pour le dire autrement, Fidel Castro ne dénonce pas encore de façon claire la politique états-unienne vis-à-vis de l'Île, mais vise avant tout les « exilés ». Dans son discours du 22 mars 1959, Fidel Castro explique que, sans vouloir les nommer précisément, le gouvernement révolutionnaire sait où sont les traîtres, les mercenaires et les contre-révolutionnaires qui souhaitent reprendre le pouvoir à Cuba avec l'aide de puissances étrangères[33]. Lors de sa visite aux États-Unis en avril 1959, Fidel Castro ose une plaisanterie sur la confusion possible entre les termes « traidor » et « traductor »[34]. Le discours, prononcé devant des publics nationaux et internationaux, et notamment des membres de l'ASTA (American Society of Travel Agents), organisation dont le siège se trouve en Virginie, se tend dès les 11[35] et 12 juillet 1959[36], avec respectivement 12 et 14 occurrences du terme « traître », reliées à la contre-révolution organisée par et depuis l'étranger. C'est à partir d'octobre 1959, avec la violation de l'espace aérien cubain et le largage de deux bombes incendiaires sur la sucrerie Niagara, dans la province de Pinar del Río, que le discours de Fidel Castro associe très explicitement les qualificatifs « traître », « ennemis » ou « assassin » aux États-Unis[37]. Cela deviendra presque systématique après la tentative d'invasion de la Baie des Cochons en avril 1961.

Dans les discours du *Comandante*, les impérialistes (dont fait partie le monde occidental) n'ont de cesse de combattre la Révolution cubaine, précisément parce qu'elle propose un autre mode de vie, et nuit conséquemment aux intérêts des grandes compagnies mondiales : « Les impérialistes sont les défenseurs, les protecteurs et les amis généreux de tout traître, de tout mercenaire et de tout ennemi des peuples du monde, de celui qui discrimine, de

---

32 Voir par exemple CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del gobierno revolucionario, en el resumen de la asamblea extraordinaria de los empleados de la compañía cubana de teléfonos, para respaldar las nuevas tarifas telefónicas y la intervención efectuada en el teatro de la CTC », 6 mars 1959.

33 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del gobierno revolucionario, en el palacio presidencial », 22 mars 1959.

34 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del gobierno revolucionario, durante el almuerzo ofrecido por la asociación americana de editores de periódicos, con motivo de su visita a Estados Unidos, en el hotel Statler », 17 avril 1959.

35 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Doctor Fidel Castro Ruz, Primer ministro del gobierno, en el banquete ofrecido por el Comité conjunto de instituciones cubanos a los miembros de la " ASTA ", celebrado en el Hotel Hilton », 11 juillet 1959.

36 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del gobierno revolucionario, en el acto de clausura del primer foro nacional de la reforma agraria, efectuado en el capitolio nacional », 12 juillet 1959.

37 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer ministro del gobierno revolucionario, ante el pueblo en el palacio presidencial para reafirmar su apoyo al gobierno revolucionario y como protesta contra la cobarde agresión perpetrada contra el pacífico pueblo de La Habana por aviones procedentes de territorio extranjero », 26 octobre 1959.

tout colonialiste, et ils sont amis de toute politique d'oppression et d'exploitation qui existe sur n'importe quel continent du monde[38]. » De la sorte, comme le rappelle Ana Maria Corarrello, « sous le syntagme " la lutte contre l'ennemi " apparaît la figure de " l'autre " qui croise toute la discursivité révolutionnaire et qui reste omniprésente et mobilisatrice de la geste épique révolutionnaire[39]. » Pour le dire autrement, l'Histoire mais également les discours de Fidel Castro ont contribué à renforcer la dichotomie entre le Nous, l'Autre et l'ennemi, et même les tentatives de rapprochement observées en 2014 avec l'annonce de la réactivation des liens diplomatiques entre les administrations de Barack Obama et de Raúl Castro n'ont pas totalement infléchi la donne. En somme, les États-Unis n'auraient ainsi jamais fait preuve d'incohérence dans leur conduite vis-à-vis de Cuba : la politique anti-révolutionnaire prévaut, même lors des périodes de « rapprochement[40] » entre Washington et La Havane.

Si Cuba et son valeureux peuple ont été présentés par Fidel Castro comme le contrepoint parfait à l'impérialisme et au capitalisme, ils ont aussi été dépeints comme des porte-drapeaux mondiaux de la lutte contre l'ingérence états-unienne, particulièrement en Amérique latine. Ainsi, dans les discours de Fidel Castro, cet ennemi « yankee » ferait preuve d'un grand dédain non seulement envers Cuba mais également envers l'ensemble des pays latino-américains : « Et face à la réalité objective et historiquement inexorable de la révolution latino-américaine, quelle est l'attitude de l'impérialisme yankee ? Se préparer à mener une guerre coloniale contre les peuples d'Amérique latine ; créer l'appareil répressif, les prétextes politiques et les instruments pseudo-juridiques souscrits par les représentants des oligarchies réactionnaires pour réprimer la lutte des peuples d'Amérique latine par le sang et le feu[41]. » De la sorte, en menaçant d'après lui la totalité du sous-continent, l'hostilité de Washington envers la Révolution a permis à Fidel Castro de se rapprocher des « pays frères » latino-américains. Tout en excluant certains Cubains de la communauté nationale, Fidel Castro appelait effectivement de ses vœux une union latino-américaine visant à protéger le sous-continent des griffes du voisin du Nord, puisque le nationalisme cubain était selon lui « un nationalisme sain, parce qu'également internationaliste, et que l'internationalisme ne va à l'encontre ni du patriotisme ni du nationalisme[42]. » Partant, on peut considérer que tout en niant leur citoyenneté et leur cubanité aux Cubains de l'exil,

---

38 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado en la Segunda Asamblea Nacional del Pueblo de Cuba, celebrada en la Plaza de la Revolución », 4 février 1962 (traduction de l'auteur).

39 CORRARELLO Ana María, *op. cit.*, p. 7 (traduction de l'auteur).

40 L'annonce de la reprise des relations diplomatiques entre Cuba et les États-Unis en 2014 a été perçue à tort par beaucoup d'observateurs internationaux comme le signe d'un rapprochement fort entre les deux pays, et comme le début du chemin menant à la fin de l'embargo états-unien sur Cuba. On sait qu'il n'en fut rien, et que les effets d'annonce furent de courte durée.

41 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado en la Segunda Asamblea Nacional del Pueblo de Cuba, celebrada en la Plaza de la Revolución », 4 février 1962 (traduction de l'auteur).

42 MINÁ Gianni, *Un encuentro con Fidel*, La Havane, Oficina de Publicaciones del Consejo de Estado, 1987, p. 183 (traduction de l'auteur).

Fidel Castro tentait également de (re)construire une caribéanité et une latino-américanité politiques qui avaient été initialement portées par les grands noms des Indépendances latino-américaines, et qu'il souhaitait surtout faire de Cuba le centre d'un foyer révolutionnaire latino-américain. À nouveau, il attribuait le mérite de l'exemplarité de la Révolution cubaine au « peuple cubain » : « Et notre Révolution ne serait pas devenue ce qu'elle est aujourd'hui, et Cuba ne serait pas le porte-drapeau de la liberté en Amérique, si derrière cet événement historique de la Révolution il n'y avait pas un peuple digne de la place d'honneur qu'il occupe aujourd'hui dans le cœur des 200 millions de frères et sœurs d'Amérique latine[43]. »

Dans un discours prononcé en 1971, à l'occasion du dixième anniversaire du débarquement manqué de Playa Girón (ou Baie des Cochons), Fidel Castro déclara que les Latino-Américains, au XXe siècle, n'avaient finalement pas précisément de nom, qu'ils étaient comme un nouveau-né avant son baptême, devant se contenter de termes tels que Latino-Américains, Ibéro-Américains, Indo-Américains, legs de la période coloniale mais également preuves selon lui du mépris de l'impérialisme, qui nuisait à la définition de l'identité des habitants du sous-continent. Dès lors, et même s'ils ne sont pas les seuls adversaires désignés de la Révolution, les États-Unis conservent le statut d'ennemi suprême, d'ennemi intime sans lequel la Révolution aurait presque moins de raisons d'être, et qui a pour le moins largement orienté sa politique, et conséquemment ses relations internationales. Ainsi, Serge De Sousa a démontré que les discours prononcés par Fidel Castro lors de la fête nationale cubaine (le 26 juillet) entre 1959 et 2004 faisaient apparaître des « mots clés ou mots thèmes[44] », au premier rang desquels « pueblo », suivi de « país », « Cuba », « mundo », « trabajo » et « Estados Unidos ». Il a également mis en avant la présence de deux principaux « motifs pivots » dans les discours étudiés : d'un côté, Cuba et sa Révolution, et de l'autre, les États-Unis et le monde, ces deux « acteurs » et piliers des discours s'opposant constamment[45].

Il faut néanmoins insister sur le fait que le peuple états-unien n'a jamais été la cible des diatribes de Fidel Castro, qui se sont concentrées sur le gouvernement « yankee ». Aux antipodes des valeurs révolutionnaires, le système états-unien était corrompu par le matérialisme, l'égoïsme et l'impérialisme. Cette caractéristique, intrinsèquement liée aux États-Unis dans les discours de Fidel Castro, en faisait automatiquement un pays traître, et pas seulement à la cause cubaine, mais également à l'humanité, au vivre ensemble, à l'autonomie des peuples et à la souveraineté des Nations. Tout au contraire, et tout en assumant humblement ses erreurs, la Révolution

---

43 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer secretario de la Dirección nacional de las ORI y Primer ministro del Gobierno revolucionario, en la segunda asamblea nacional del pueblo de Cuba, celebrada en la Plaza de la Revolución », 4 février 1962 (traduction de l'auteur).

44 DE SOUSA Serge, *op. cit.*

45 *Id.*

cubaine s'affirmait comme un phare dans la tempête, dont les idéaux ne tremblaient ni ne variaient, et était présentée comme un exemple en termes de Droits humains : « Nous, les révolutionnaires cubains, avons fait des erreurs et nous continuerons à en faire, mais nous ne commettrons jamais l'erreur d'être des traîtres. Nous n'avons jamais choisi l'illégalité, le mensonge, la démagogie, la tromperie du peuple, la simulation, l'hypocrisie, l'opportunisme, la corruption, l'absence totale d'éthique, les abus de pouvoir, voire le crime et les tortures répugnantes, qui, avec des exceptions évidentes, mais sans doute méritoires, ont caractérisé la conduite des présidents des États-Unis[46]. »

Les dissidents et les « déviants » : dans la Révolution tout…

Être révolutionnaire, à Cuba, c'est être en accord avec l'action du gouvernement, censée renverser l'ordre néo-colonial. S'y opposer, c'est s'inscrire contre les idéaux de la Révolution, laquelle, confondue avec la Nation dans le discours de Fidel Castro, devient le Tout normatif au dehors duquel il n'est pas permis d'évoluer. L'opposition ou la dissidence sont donc présentées comme un retour à un ordre pré-établi[47], et en ce sens, les opposants à la Révolution renvoient au mieux à l'immobilisme, au pire à l'oppression dans la verve de Fidel Castro. Et cependant, ceux que l'on appelle dissidents « s'inscrivent dans des registres politiques qui partagent avec la matrice castriste une culture enracinée dans l'histoire nationale, qui célèbre les vertus de l'homogénéité, de l'unanimité[48] […]. » Ainsi, pour construire une culture et une identité cubaines de la Révolution, Fidel Castro s'est appuyé sur de grands noms de l'Histoire, et la littérature et de la science, des « monuments » qu'il a repris à son compte et qui semblaient justifier l'avènement de la Révolution, la position de « porte-parole » de Fidel Castro et par conséquence l'exclusion de ceux qui n'adhéraient pas au discours révolutionnaire. De leur côté, les « dissidents » ont également fait appel aux figures qui ont construit l'identité cubaine, ce qui permet de dire qu'il y a, à Cuba, une double réécriture et une double réinvention du nationalisme. Dans les discours de Fidel Castro, qui selon Vincent Bloch « encadrent l'imaginaire collectif et diffusent de façon uniforme les images de l'histoire et de la Nation[49] », le nationalisme est omniprésent. Les interventions de l'ex *Comandante en Jefe* s'inscrivaient donc dans un nationalisme patriotique que le dissident venait souiller. Ainsi Fidel Castro

---

46 CASTRO Fidel, « Es hora ya de hacer algo », in *Granma*, 19 janvier 2011 (traduction de l'auteur).

47 Et à la dictature de Fulgencio Batista, contre laquelle s'élevait la guérilla révolutionnaire (Mouvement du 26 juillet).

48 BLOCH Vincent, « Reflexiones sobre la disidencia cubana », in *Análisis Político*, n° 67, 2009, p. 83 (traduction de l'auteur).

49 *Ibid.*, p. 89.

expliquait, lors de la première réunion de l'UNEAC[50] en août 1961, que les dissidents étaient des êtres timorés, des traîtres, des faibles et des lâches, ayant néanmoins permis par leur existence de découvrir qui étaient « les vrais révolutionnaires », les Cubains « honnêtes et loyaux[51]. »

Mais les autorités cubaines ont également pointé du doigt des manquements à la Révolution moins catégoriques, moins manifestes, voire tout à fait subtiles. Effectivement, les « comportements déviants » de certains Cubains de l'Île ont été présentés comme des trahisons à la marche révolutionnaire. On comprend donc bien ici qu'à l'intérieur même du territoire national cubain, il existe des « traîtres », des opposants à la Révolution, mis au ban de la société. D'ailleurs, « l'existence de [panneaux à la gloire de la Révolution et de bustes de ses figures héroïsées] dans le paysage crée immédiatement une intériorité et une extériorité aux normes [ou pour le dire autrement] un " nous " et un " eux " : ceux qui s'y conforment, et les autres[52]. » Ainsi donc, jusque dans la rue, espace social par excellence, l'idée est instillée dans l'inconscient collectif de la présence d'un ennemi contre lequel il faut s'unir pour lutter. On voit clairement que l'Autre ne se situe pas seulement à Miami, le traître vit aussi parmi « Nous », et, bien que nourri en son sein, il se pose en obstacle au développement d'une société « réellement » révolutionnaire.

De la sorte, les religieux (toutes religions confondues) furent longtemps bannis des rangs du PCC (Parti Communiste Cubain), leur appartenance à une Église allant à l'encontre du dogme révolutionnaire qui imposait que l'on se donne, que l'on se consacre tout entier à la Révolution[53].

On trouve également, dans les discours officiels, en parallèle au contre-révolutionnaire, qui s'oppose farouchement à la Révolution et lutte même contre elle, le « non engagé », le « non révolutionnaire ». De la sorte, « le peuple révolutionnaire apparaît à travers des attributs positifs tels que " fort ", " conscient ", " travailleur", "compréhensif ", " créatif ", " organisateur ", face aux attributs négatifs " inconscient ", " paresseux ", " incompréhensif ", " sale ", " fraudeur ", en référence au contrerévolutionnaire[54]. » C'est ce peuple, dont les autorités cubaines avaient

---

50 Unión de Escritores y Artistas de Cuba.

51 CECON CALEGARI Ana Paula, *Contrarrevolucionários e dissidentes nos discursos de Fidel Castro, 1959-1962*, mémoire soutenu sous la direction de Ricardo Antonio SOUSA MENDES, Université de Rio de Janeiro, 2014, p.178, https://www.bdtd.uerj.br:8443/bitstream/1/13127/1/Dissertacao%20Ana%20Paula%20Cecon.pdf.

52 GEOFFRAY Marie-Laure, « Dynamiques de résistance aux normes révolutionnaires à Cuba », in *Cahiers des Amériques latines*, n° 54-55, 2007, https://journals.openedition.org/cal/2453.

53 BLOCH Vincent, « 'Alzarse' : les formes d'une pratique, depuis l'époque des palenques jusqu'à l'extinction des derniers groupes de guérilleros anticastristes », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2008,http://journals.openedition.org/nuevomundo/30654.

54 CORRARELLO Ana María, « Fidel Castro: la designación del enemigo y la construcción de la identidad del pueblo revolucionario. El caso de los éxodos políticos: Camarioca (1965) y Mariel (1980) », in *Débats actuels*

tant besoin à la naissance de la Révolution, qui se retrouve encore et toujours associé aux valeurs positives, et on peut aller jusqu'à parler de « logique discursive qui apparente le révolutionnaire à l'organisation sociale, à l'augmentation de la productivité, au sacrifice, au dépassement de soi permanent », quand de l'autre côté, l'ennemi « est celui qui ne peut supporter le poids physique et moral qu'exige la Révolution[55]. » On peut légitimement penser que cette idéalisation du peuple a été vite ressentie par certains comme une manipulation, puisqu'elle fait reposer la construction de la société socialiste sur le peuple, qui devient alors responsable des succès de la Révolution, mais également de ses échecs.

En outre, le procédé discursif a conduit à des amalgames discutables, et la difficulté à définir les « comportements déviants » dénoncés par les instances révolutionnaires, dans lesquels pouvait entrer tout léger écart à l'orthodoxie révolutionnaire, entraîna une répression tout aussi pernicieuse. Cela a donné lieu à des scènes, ou plutôt à des mises en scène censées montrer l'opposition des « vrais » révolutionnaires à la conduite des « anti », mais qui sont surtout la preuve de l'instauration de profondes divisions au sein de la société, sous couvert de défense d'un processus révolutionnaire qui ne se voulait pas seulement politique :

> [Dans les années 1990] La fidélité à " l'idéal de groupe " doit sans cesse pallier la survenue de nouvelles formes de contestation et les signes d'opposition qui continuent à se manifester. Apparaît alors une méthode de répression qui libère les autorités de la responsabilité de ces agissements, et laisse au " peuple " la liberté d'exercer de manière " spontanée " et " volontaire " la défense de la révolution : il s'agit des " actes de répudiation ". Le peuple est incité par des meneurs […] à agresser verbalement, à briser leurs vitres à coups de cailloux, et à lancer à l'intérieur des maisons des denrées pourries à ceux qui ont osé s'exprimer ou réaliser des activités considérées contraires au régime[56].

La Révolution s'impose donc bien comme un modèle de société dont on ne peut pas s'écarter, et en conséquence, depuis 1959 dans l'Île, tous les comportements ne répondant pas au code de conduite « officiel » ont pu être présentés comme des « déviances[57] », des inconformités incompatibles avec les valeurs révolutionnaires[58]. Les « marginaux » ont été exclus du processus d'élaboration, de construction et d'actualisation du modèle socialiste cubain, et donc de la cubanité politique, entendue au sens de valeurs et sentiments identitaires

---

de la théorie politique contemporaine, Université de Buenos Aires, 10-11 août 2012, https://fr.scribd.com/document/99767392/Fidel-Castro-Enemigo-e-Identidad-Caso-de-Los-Exodos-Camarioca-y-Mariel-Autoguardado.

55 *Ibid*.

56 BURGOS Elizabeth, « Condamner et punir : le système pénitencier cubain », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, section Workshops (sans numéro), 2009, http://journals.openedition.org/nuevomundo/49612.

57 Fidel Castro évoque le 8 mars 1985 des « jeunes gens à problèmes, aux activités antisociales », ce « qui met en évidence une déviance dans leur formation » (traduction de l'auteur).

58 Fidel Castro disait par exemple le 21 octobre 1964 « Todavía subsisten en esta sociedad y en esta etapa de tránsito muchas cosas que desvían la atención, que desvían la mente de los jóvenes » (« Il y a encore beaucoup de choses dans cette société et à ce stade de transition qui détournent l'attention, qui détournent l'esprit des jeunes »).

partagés par les révolutionnaires (et non plus les citoyens ou ressortissants) cubains. Démultipliée suite à la victoire des troupes révolutionnaires, politisée par les nouvelles autorités, cette cubanité doit être interrogée sur son ouverture à l'Autre. Elle a été érigée comme un étendard, l'emblème d'une identité cubaine qui, d'après les autorités, avait été bafouée et s'était perdue dans des relations dangereuses avec le voisin du Nord. Elle peut alors être perçue comme l'outil d'une manœuvre uniquement politique, destinée à unir toujours plus le peuple cubain à la Révolution – à les faire fusionner. Effectivement, l'identité, la culture et la défense de la patrie étaient liées dans les discours de Fidel Castro (mais également d'autres membres du gouvernement cubain[59]), et tous ceux qui ne s'impliquaient pas dans la Révolution ne faisaient pas partie du peuple.

Ceci fut particulièrement vrai durant les années 1970, surtout durant l'étape connue sous le nom de *quinquenio gris*[60], époque durant laquelle toute déviance était associée à une attitude « égoïste, asociale, sous-développée et donc contre-révolutionnaire[61]. » À nouveau, cela permettait à Fidel Castro de dresser des barrières entre les révolutionnaires et les « autres ». Ainsi, dans son discours du 21 octobre 1964, il mettait en avant les qualités des jeunes communistes impliqués dans la Révolution, expliquant qu'il existait encore, malgré tout, un pan de la jeunesse hors de la Révolution, jeunesse paresseuse, indisciplinée et se donnant des airs d'Elvis Presley[62]. C'est que Fidel Castro associait les déhanchements sur la musique rock, venue de l'Occident, à une attitude « efféminée », elle-même synonyme d'homosexualité, qui constituait un écart de conduite au code moral et comportemental du « bon révolutionnaire ». Poursuivant sa « logique », Fidel Castro assimilait sous la dénomination « déviants » ou « dégénérés »[63] les amateurs de rocks, les homosexuels et les hippies :

> Cet amalgame permettait de " démontrer " que les hippies avaient des comportements déviants et contre-révolutionnaires, puisque l'homosexualité était le symbole de la perversion dans l'Île des débuts de la Révolution. […] Le hippie fut accusé de " déviationnisme idéologique ", c'est-à-dire

---

59 On pense ici à la conférence donnée par Abel Prieto, ex-Ministre de la Culture de Cuba, publiée par la suite sous forme d'essai (« Cultura, cubanía, cubanidad ») qui évoquait clairement la loyauté aux autorités révolutionnaires inhérente à tout Cubain digne de ce nom.

60 Période d'intense censure et autocensure dans les Arts et Lettres, allant de 1971 à 1975, ainsi nommée par l'intellectuel cubain Ambrosio Fornet.

61 SCHERER Marie Catherine, *op. cit.*, p. 180.

62 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante Fidel Castro Ruz, Primer Secretario del Partido Unido de la Revolución socialista y Primer ministro del Gobierno revolucionario, en la concentración para celebrar el IV aniversario de la integración del movimiento juvenil cubano, en la ciudad escolar " Abel Santamaría " », Santa Clara, 21 octobre 1964.

63 Évoquant les homosexuels « aux attitudes elvispresleyennes moulés dans des pantalons trop serrés », Fidel Castro disait le 13 mars 1963 que « la société socialiste ne [pouvait] permettre ce type de dégénérescences » (traduction de l'auteur).

d'aimer une culture externe à l'Île. […] Un comportement patriotique aurait impliqué au contraire de se concentrer sur le pays, la Nation et son développement […][64].

On note que l'usage répété et sans distinction de mots tels que traîtres, apatrides, conspirateurs, *gusanos*, ou encore *desviados* leur fait perdre leur sens. En conséquence, le « marginal » n'est ni intégré ni parfaitement ailleurs, il se situe dans un entre-deux qui le rend difficile à appréhender. C'est ce qui explique que cette dénomination soit devenue au fil des années un mot valise permettant de désigner tous ceux qui dérangeaient, parce qu'ils constituaient l'amorce de construction d'une société civile que l'on avait voulu étouffer.

Notons que le déviant peut encore être ramené dans le droit chemin par des « traitements », des « thérapies » (comme les décharges électriques envoyées aux prisonniers des UMAP[65] dans les années 1960, censées les « guérir » de leur homosexualité). Le dissident, lui, est définitivement perdu et voué aux gémonies. Et s'il faut donner un visage à la « dissidence », la figure de Huber Matos est particulièrement exemplaire. Celui qui avait été un guérillero modèle, commandant d'une colonne révolutionnaire durant la guérilla, devint effectivement dans l'Histoire officielle un traître à la Révolution. En désaccord profond avec Fidel Castro sur les suites à donner au processus révolutionnaire, Matos devint un symbole de la rébellion dans la Révolution pour certains, de la félonie pour d'autres. On retiendra surtout ici qu'Huber Matos, alors emprisonné, dit à un envoyé de Fidel Castro venu lui affirmer qu'en cas de repentance publique il pourrait rentrer chez lui : « Je suis prêt à mourir pour ma dignité et pour la liberté du peuple cubain. Je suis prêt à aller devant le peloton. Dites-le à Fidel. Dites-lui que l'homme qui a trahi la Révolution, c'est lui[66] ! »

On peut s'interroger sur la manière dont Fidel Castro évoquait ces « traîtres ». Selon lui, la dissidence « interne », absolument minoritaire, avait été, dès le début de la Révolution, entraînée, encadrée et appuyée par les États-Unis[67]. Cette ingérence justifiait donc la création des Comités de Défense de la Révolution (CDR)[68], ou autrement dit, le renforcement du contrôle étatique sur la population, mais également de l'auto-contrôle des Cubains dans leur conduite quotidienne. Car il faut bien dire que la peur, instillée par les discours des autorités,

---

64 ARGAILLOT Janice, « Cuba et le mouvement hippie : un rendez-vous manqué ? », in *Revue Babel - Le mouvement hippie dans le monde hispanique*, n° 18, 2020, p. 53-74, p. 55-56.

65 « Unités Militaires d'Aide à la Production », sorte de « camps de redressement pour déviants ».

66 RAFFY Serge, *Castro l'infidèle*, Paris, Fayard, 2003, p. 339-341.

67 MINÁ Gianni, *op. cit.*, p. 186.

68 D'après Vincent Bloch (notre traduction), *op. cit.*, 2009, p. 88, « Au niveau du pâté de maison, le Comité de défense de la révolution, qui regroupe tous les résidents de plus de 14 ans, est chargé de contrôler collectivement le respect des lois. Ce rôle incombe plus particulièrement au président, au vice-président et au " responsable de la surveillance ". Créés en 1960 pour contenir les " contre-révolutionnaires ", les 100 000 CDR contrôlent la société, sont la courroie de transmission des directives révolutionnaires et accumulent toutes les informations sur les individus ».

d'être perçu comme contre-révolutionnaire (et donc d'être banni de la société) entraînait chez beaucoup une auto-censure dans la conduite à tenir, les fréquentations, les sorties ou activités. Mais Fidel Castro a également pu expliquer que l'immense majorité des « jeunes prisonniers » dans l'Île était constituée d'individus possédant peu de culture et de connaissances, et venant des « quartiers marginaux » des grandes agglomérations cubaines[69]. En somme, l'opposition interne était nourrie par l'étranger, mais également par l'inculture, elle s'opposait à la Révolution du fait de son ignorance et de son appât du gain. Tout en reconnaissant certaines limites de la Révolution, qui n'offrait pas strictement les mêmes conditions de vie et les mêmes chances à tous, Fidel Castro réduisait alors les non révolutionnaires à l'état de sujets non pensants, de pantins incapables de reconnaître ce qui était bon pour eux – ce discours était à une autre époque celui des colons venus d'Espagne pour évangéliser les « Indiens ». Les marginaux et déviants empêchaient donc l'éclosion d'une société véritablement socialiste, freinant le développement social collectif d'une société à laquelle ils ne méritaient en fin de compte pas d'appartenir.

Conclusion – Une Révolution qui divise

À Cuba comme ailleurs, le traître est toujours l'Autre. Le contexte fait et défait le traître, l'Histoire façonne une image de ce dernier qui évolue finalement, mais il semble que l'on ait toujours besoin de cet exutoire, de ce croque-mitaine. Ainsi, le traître est présenté comme un danger pour la société, quelle que soit la figure qu'il prend ou les traits qu'on lui attribue. En conséquence, il permet l'union d'une communauté portée par la volonté de lutter contre la menace qu'il fait planer sur le vivre ensemble.

Figure ambivalente par nature, la dichotomie, la dualité et la multiplicité même du traître prennent à Cuba une dimension singulière. Cette figure illustre une fracture idéologique et sociale profonde. L'affrontement entre le « Nous » et le « Eux » contribue en outre à toujours plus de polarisation de la vie politique et sociale interne, mais également des relations avec l'extérieur. Car si les discours autour de la légitimation sont souvent synonymes d'exclusion, à Cuba, ils contribuent à la formation de plusieurs communautés au sein d'un peuple, malgré la volonté politique de l'unir autour de la Révolution (et contre ses ennemis extérieurs). Ainsi, les révolutionnaires sont appelés « compañeros y compañeras », expression qui permet d'inclure sans distinction tous ceux qui luttent pour la Révolution, créant donc une communauté révolutionnaire sans élite, ou plutôt dans laquelle le peuple et les dirigeants sont censés se

---

69 CASTRO Fidel, « Discurso pronunciado por el Comandante en Jefe Fidel Castro Ruz, en la clausura del Congreso Pedagogía 2003, en el teatro "Karl Marx" », 7 février 2003.

fondre. De l'autre côté, on retrouve l'Autre. Pour le dire autrement, le discours politique façonne la société, construit des barrières mentales entre les membres de la société cubaine, et légitime le processus révolutionnaire, délégitimant par là-même toute tentative d'opposition à la Révolution.

En effet, les exilés quittant l'Île pour des raisons politiques et non économiques, ont été automatiquement définis comme contre-révolutionnaires, et placés en dehors du cercle de l'identité cubaine. De cette manière, la communauté révolutionnaire s'est révélée excluante pour ceux qui n'étaient pas de « bons camarades » (et ne méritaient donc pas d'être appelés « compañeros »). Le discours glorifiant « la » société cubaine renforce l'appartenance au groupe, la cohésion sociale, et donc le rejet du traître, dont les valeurs sont contraires à la Révolution. Même si le discours officiel peut être remis en cause par la population cubaine dans la sphère privée, il n'en détermine pas moins des espaces sociaux et des normes de conduite à suivre si l'on ne souhaite pas être poussé à la périphérie du système. Ainsi, on observe une déconstruction de l'unité nationale par le discours de Fidel Castro, permettant la reconstruction d'une identité désormais fondée avant tout sur la Révolution. Cela n'est pas sans créer une certaine confusion, dans la mesure où, « aujourd'hui, lorsque le gouvernement ou la population cubaine parlent de la révolution, ils se réfèrent à la fois à l'État, au sentiment patriotique ou nationaliste et à l'idéologie socialiste[70]. »

En créant artificiellement des catégories de bons et mauvais citoyens, en confondant Révolution et identité nationale, et en prétendant que l'unité nationale ne reposait que sur le groupe des « bons révolutionnaires », les leaders de la Révolution ont contribué à creuser un fossé immense entre le peuple héroïsé et le citoyen qui n'en est plus un. On voit donc clairement que l'opposition entre deux sociétés qui cohabitent en se méfiant l'une de l'autre a été largement construite depuis l'intérieur, pour soutenir un projet politique interne : l'unité révolutionnaire était nécessaire pour lutter contre l'ennemi externe, toute division de la société aurait pu entraîner la fin de la Révolution, et il fallait donc nécessairement que soient exclus ceux qui ne participaient pas pleinement au processus révolutionnaire.

Ne pouvant feindre d'ignorer leur existence, Fidel Castro a malgré tout nié l'importance des opposants à la Révolution. C'est pourquoi, même à des décennies d'intervalle, le « Nous » s'impose comme un terme d'union et de cohérence, mais également comme un élément « lisseur » de la société, qui permet de mettre de côté tous ceux qui n'acceptent pas le dogme révolutionnaire : « Dans les deux contextes différents des discours du 28 septembre 1965 et du 1er mai 1980 on peut apprécier le processus d'homogénéisation de l'espace social, c'est-à-dire,

---

70 DOYON Sabrina, BROTHERTON Pierre Sean, *op. cit.*, p. 197.

la représentation d'une société qui sera instituée sans divisions, comme un tout cohérent, " sain " et invulnérable face à un " autre " différent, " malade " et exclu[71]. » La légitimation et la délégitimation deviennent alors des armes idéologiques dans la stratégie de disqualification de l'ennemi politique. Ceci ne fait que renforcer la binarité cubaine, exacerbant les tensions entre les partisans et détracteurs de la Révolution, entre ceux qui se trouvent « dedans » et ceux qui sont « au dehors », pour toutes sortes de raisons, qu'ils soient « à la marge » ou hors du territoire national.

Et bien évidemment, la moralité révolutionnaire s'oppose, dans les discours de Fidel Castro, aux défauts capitalistes, à une certaine déchéance morale caractéristique de l'Occident et du style de vie états-unien, ce qui ne fait que glorifier davantage les révolutionnaires. Les Cubains sont donc soumis à une pratique discursive qui établit des catégories de citoyens : les véritables révolutionnaires et les Autres. C'est précisément parce que la Révolution s'est construite comme un rempart à l'ingérence culturelle et s'est inscrite dans la défense d'une identité nationale *sui generis* que toute attaque contre le processus révolutionnaire a été présentée comme une attaque envers la Nation. Cette fusion et cette confusion entre l'État et la Nation, mais également entre la Révolution, la communauté nationale, l'identité nationale, le territoire et la cubanité ont donc largement contribué à désigner les « ennemis » officiels, les traîtres, sans pour autant réussir à briser la force du lien culturel et identitaire qui unit les Cubains. De ce fait, il est possible que la cubanité ne soit plus une arme de la Révolution et des « révolutionnaires », mais qu'elle soit au contraire de plus en plus brandie par des « opposants ». En effet, selon la politologue Janette Habel, « l'appui populaire dont a bénéficié la Révolution Cubaine s'explique par les deux composantes qui l'ont inspirée : la défense de la souveraineté nationale et la justice sociale. Le sentiment national reste aujourd'hui vivace bien que chez certains intellectuels et dans la jeunesse on minimise son importance en privilégiant l'existence d'une cubanité dont l'île n'aurait pas le monopole[72]. »

Dans et hors de l'Île, pour la communauté cubaine mais également pour la communauté internationale, celui qui trahit est tantôt celui qui adhère au projet révolutionnaire, tantôt celui qui le rejette. Partant, il est difficile de se référer à une communauté cubaine reposant uniquement sur la Révolution. La « cubanité », construite historiquement par le peuple, demeure à notre sens le véritable lien entre Cubains, même si sa définition peut varier au gré de l'instrumentalisation politique.

---

71 CORRARELLO Ana María, *op. cit.* (traduction de l'auteur).

72 HABEL Janette, « Cuba : mutations sociales et défis politiques », in *Pouvoirs dans la Caraïbe*, n° 11, 1999, p. 51-67.

Références

Sources

La plus grande partie des discours de Fidel Castro est accessible en ligne, sur deux sites gouvernementaux, les traductions de ces extraits étant personnelles :

http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/

http://www.fidelcastro.cu/es/discurso

Bibliographie

ÁLVAREZ Luis, *Hablar y persuadir. El arte de la oratoria*, La Havane, José Martí, 2007.

ARGAILLOT Janice, « Cuba et le mouvement hippie : un rendez-vous manqué ? », in *Revue Babel – Le mouvement hippie dans le monde hispanique*, n° 18, 2020, p. 53-74.

BLOCH Vincent, « *Alzarse* : les formes d'une pratique, depuis l'époque des *palenques* jusqu'à l'extinction des derniers groupes de guérilleros anticastristes », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, n° 73, 2008, http://journals.openedition.org/nuevomundo/30654.

BLOCH Vincent, « Reflexiones sobre la disidencia cubana », in *Análisis Político*, n° 67, 2009, p. 83-104.

BURGOS Elizabeth, « Condamner et punir : le système pénitencier cubain », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, section Workshops (sans numéro), 2009, http://journals.openedition.org/nuevomundo/49612.

CECON CALEGARI Ana Paula, *Contrarrevolucionários e dissidentes nos discursos de Fidel Castro, 1959-1962*, mémoire soutenu sous la direction de Ricardo Antonio SOUSA MENDES, Université de Rio de Janeiro, 2014, https://www.bdtd.uerj.br:8443/bitstream/1/13127/1/Dissertacao%20Ana%20Paula%20Cecon.pdf.

CORRARELLO Ana María, « Fidel Castro. La memoria revolucionaria: entre una estética nacionalista y una estética soviética (1959-1989) », in *Revista Arena*, n° 1-2, 2010, p. 2-16.

CORRARELLO Ana María, « Fidel Castro: la designación del enemigo y la construcción de la identidad del pueblo revolucionario. El caso de los éxodos políticos: Camarioca (1965) y Mariel (1980) », in *Débats actuels de la théorie politique contemporaine*, Université de Buenos Aires,

10-11 août 2012, https://fr.scribd.com/document/99767392/Fidel-Castro-Enemigo-e-Identidad-Caso-de-Los-Exodos-Camarioca-y-Mariel-Autoguardado

DE SOUSA Serge, « Le discours de Fidel Castro : essai de lexicométrie politique (1959-2008) », in FLEURY Serge, SALEM André (dir.), *Lexicometrica - Explorations textométriques*, vol. 2, numéro spécial, 2009,http://adispal.edispal.com/2009/06/analyse-discours-fidel-castro.html.

DOYON Sabrina, BROTHERTON Pierre Sean, « Les redéfinitions d'une révolution : pratiques et politiques dans les secteurs de la santé et de l'environnement à Cuba », in *Anthropologie et Sociétés*, vol. 32, n°1-2, 2008, p. 193-216.

GEOFFRAY Marie-Laure, « Dynamiques de résistance aux normes révolutionnaires à Cuba », in *Cahiers des Amériques latines,* n° 54-55, 2007, https://journals.openedition.org/cal/2453.

GLUCKSMANN Christine (éd.), *Fidel Castro : discours de la Révolution*, Paris, Union Générale, 1966.

HABEL Janette, « Cuba : mutations sociales et défis politiques », in *Pouvoirs dans la Caraïbe*, n° 11, 1999, p. 51-67.

LUCIEN Renée Clémentine, « Exils, cubanité et révolution », in HERNANDEZ Sandra (dir.), in *La Révolution cubaine : mémoire, identité, écritures*, Nantes, Centre des recherches sur les identités nationales et l'interculturalité, 2007, p. 171-193.

MINÁ Gianni, *Un encuentro con Fidel*, La Havane, Oficina de Publicaciones del Consejo de Estado, 1987.

NAVARRO VEGA Armando, *Cuba, el socialismo y sus éxodos*, Bloomington, Palibrio, 2013.

RAFFY Serge, *Castro l'infidèle*, Paris, Fayard, 2003.

RODRÍGUEZ SANTOS Deborah, COGO Denise, « " La patria somos todos " : trayectorias y disputas narrativas sobre ser emigrante en Cuba », in *Anuario Electrónico de Estudios en Comunicación Social,* vol. 14, n° 1, 2021, https://doi.org/10.12804/revistas.urosario.edu.co/disertaciones/a.9489.

SCHERER Marie Catherine, « Dynamiques identitaires dans le cinéma cubain. Le " Nous cubain " entre construction idéologique et appartenance culturelle », in *Revista polis e psique*, n° 5, 2015, p. 173- 191.